

LE MADAWASKA

La Cie d'Imprimerie Madawaska

ABONNEMENT: Canada \$1.50 Etranger \$2.00

J. G. BOUCHER, rédacteur

POUR UN COMMISSAIRE

Une assemblée spéciale des contribuables du district No. 1 aura lieu vendredi soir, afin de choisir un commissaire pour remplacer celui qui a quitté la ville depuis près de deux mois.

Plusieurs savent que cette assemblée aura lieu vendredi soir, mais combien se donneront la peine de s'y rendre? Dans le passé, nous avons toujours eu à déplorer le peu d'assistance à ces genres de réunions. L'on convoque tous les contribuables, quelques-uns seulement répondent à l'appel. Il y a là une lacune qui est nécessaire de combler.

A l'assemblée de vendredi soir, l'on fera le choix d'un commissaire d'école. Si les choses vont comme dans le passé, une trentaine de contribuables seront présents. Leur choix ne rencontrera certainement pas l'approbation de tous les contribuables du district. Comme toujours, ceux qui seront restés bien tranquilles chez eux critiqueront la nomination des contribuables qui se sont dérangés pour assister à l'assemblée. Est-ce logique?

Le choix d'un commissaire ne doit pas se faire à la légère, car la position comporte de grosses responsabilités. Le commissaire est nommé par les contribuables pour surveiller leurs intérêts et administrer leurs deniers. Ce n'est pas une nomination politique pour récompenser l'élu de certains services rendus pendant les campagnes politiques; ce n'est pas une nomination qui servira à favoriser certains intérêts privés; c'est une position qui comporte des devoirs et des obligations envers les contribuables.

La commission scolaire manipule annuellement plus de cinquante mille dollars. L'on comprend alors l'importance de choisir un commissaire qui acceptera cette charge plutôt ingrate, puisqu'elle ne comporte pas de salaire, dans l'intérêt des contribuables, et non dans un intérêt personnel ou autre.

Nous avons, au dire des étrangers, l'une des plus belles écoles de la province. Nos élèves ont obtenu depuis quelques années, grâce au personnel enseignant, des succès qui ont retenti par toute la province. Les élèves d'Edmundston qui vont à l'école normale ont obtenu l'honneur à leur ville et à leurs professeurs. Il ne faudrait pas que, par une négligence des contribuables dans le choix des commissaires, tous ces succès deviennent choses du passé.

Nous demandons donc à tous les contribuables qui ont à cœur leur propre intérêt financier, le progrès intellectuel de leurs enfants et l'avancement de l'éducation dans notre ville, d'être présents à l'assemblée d'école, vendredi soir, afin de contribuer à faire un choix judicieux du nouveau commissaire.

J.-G. B.

AFFICHE NOUVEAU GENRE

L'annonce acquiert de plus en plus d'importance. La seule méthode de publicité en vogue autrefois était la "criste" à la porte des églises. L'annonce du journal n'avait pas de valeur reconnue, encore moins les circulaires et les placards.

La publicité par affiches s'est développée conjointement avec le progrès rapide du cinéma. L'importance des placards est universellement reconnue, c'est pourquoi l'on placarde partout et pour tout. Seuls les avis de mariages, de décès et de naissances, n'ont pas encore connu l'honneur de prendre place sur les poteaux.

Les affiches ont toutes le même but: attirer l'attention du passant sur un événement qui doit avoir lieu dans un avenir plus ou moins rapproché. Les uns exagèrent l'importance de l'événement, d'autres en changent la nature. Jamais nous n'avions encore vu une affiche aussi peu attrayante par la vérocité de ce qu'elle contenait que celle que l'on pouvait lire, au commencement de la semaine, sur un des poteaux en face des théâtres locaux. En voici les mots textuels:

Pendant votre vie
Dansez dans les "Palms"
Après votre mort
Vous danserez chez le "yable".

L'on nous assure que cette annonce n'a pas eu les honneurs du poteau bien longtemps. Son caractère de vérité lui a nu. N'empêche qu'elle a eu son effet. Celui qui a eu la bonne idée de la composer et de l'écrire n'a pas perdu son temps. La vérité fait son chemin comme le mensonge, parfois plus lentement, mais toujours plus sûrement.

Un lecteur, après avoir lu l'annonce s'est écrit: "There is, in this, more truth than poetry." En effet!

J.-G. B.

M. MacDONALD DEMISSIONNE

La votation le 15 février dans Prince Albert

Ottawa, 19.— M. Macdonald, député libéral de Prince Albert, a donné sa démission, qui a été lue au Chambre au début de la

séance, hier après-midi. L'hon. M. King se portera candidat dans ce comté où la votation aura lieu le 15 février.

M. Macdonald, le député libéral, élu le 29 octobre dernier, a remporté 5,301 votes. M. Andrew Knox, progressiste, qui avait eu une majorité de 3,590 voix en 1917, comme candidat unioniste et de 3,378 en 1921 comme candidat progressiste, a obtenu 4,000

G. N. TRICOCHÉ

VARIETES

LES FOIRES DE FRANCE

Le mois de janvier voit se terminer, à Paris, une des Foires annuelles les plus populaires de la capitale et de sa banlieue: la Foire de Jour de l'An. Les grands boulevards, à cette époque, se garnissent des traditionnelles "petites boutiques", en planches, où se vendent toutes sortes de menus objets à prix modestes, susceptibles, d'être employés comme étrennes. La Foire doit à son objet, comme au moment de l'année où elle se tient, un cachet particulier; la foule qui s'y presse, et y patage dans la boue ou la neige à dent fondue, est entièrement différente de celle qui fréquente les autres foires parisiennes—celles du Pain d'Épice ou de Neuilly, par exemple. Ces dernières ont lieu dans la belle saison, et sont agrémentées d'un grand nombre de salubres distractions, et de spectacles en plein air, dans la Foire du Nouvel An. Paris et les villes suburbaines tiennent la fête, en France, sous le rapport du nombre des foires qui, en réalité, n'ont rien de commun avec les vieilles institutions du même nom. St. Germain, St.

George Nestler Tricoché.

ILS ONT SAUVE LE GOVERNEMENT KING

Si le gouvernement King a pu faire rejeter l'amendement Meighen et rester au pouvoir, c'est grâce à l'infime majorité de 3 voix, jeudi dernier, il le doit au groupe progressiste, aux travaillistes et aux indépendants qui ont voté pour lui. Ainsi, sans les voix de MM. Bourassa, Neill, Woodsworth et Heaps, et même avec toutes les voix progressistes qu'il a eues, le gouvernement King était défilé.

Cinq progressistes ont voté avec les conservateurs contre les libéraux.

Dix-neuf progressistes ont voté contre l'amendement Meighen et avec les libéraux.

MM. Bourassa et Neill, indépendants, Heaps et Woodsworth, travaillistes, tous deux députés de Winnipeg, ont aussi voté avec le gouvernement, soit 4 voix.

Les conservateurs ont eu 120 voix, celles de 115 députés conservateurs et de 5 progressistes.

Les libéraux ont eu 123 voix, y compris celles de 19 progressistes et de 4 autres; il y a donc en 100 voix libérales, la totalité de

l'année que 2,038 votes, et le candidat conservateur, M. Défenbake, 2,412. La majorité de M. McDonald fut donc de 2,869.

Le comté de Prince Albert est un vaste comté éloigné. Il rentre dans la catégorie de ces circonscriptions qui, comme Gaspé et Pontiac chez nous, jouissent d'un délai de quinze jours entre l'appel nominal et le jour de la votation. Établi en 1908, il élisait un député libéral cette année-là.

Mais en 1911, le candidat conservateur se faisait élire par une majorité de 300. Et de 1917 à 1925, M. Andrew Knox comme unioniste et ensuite comme progressiste et remportait des majorités de trois mille.

On comprend que dans ce vaste comté l'organisation est difficile à faire, ne peut se perfectionner que de longue main et que la machine électorale libérale qui obéit à l'impulsion de M. Dunning, premier ministre de la Saskatchewan, est paisible et en bon ordre. C'est cette machine qui aurait été la cause de la défaite écrasante de M. Knox.

Ce comté contient environ 56,000 personnes, dont 25,000 d'origine britannique, près de sept mille d'origine canadienne-française et 3,365 Irlandais. Les conservateurs semblent croire eux-mêmes aujourd'hui que ce comté est sûr pour le premier ministre.

Dept. Public Works of N.B. 12-4-25

NOS COUSINS

(Reproduit du "Bonhomme Normand")

Nous en avons un peu partout, de ces bons cousins, éloignés en générations, et souvent aussi en longitude. Nos aïeux ont rôdé aux quatre coins du monde, ils ont partout planté des tentes et partout ils ont fait souche. Mais nulle part autant qu'au Canada, ils n'ont marqué le sol d'une empreinte aussi profonde. Nous l'avons dit souvent dans ce journal et, si nous aimons à le répéter, c'est d'abord parce que nous sommes d'enragés régionalistes et c'est ensuite parce que, là-bas, de l'autre côté de l'eau salée, le Bonhomme Normand compte de fervents lecteurs, des amis attentifs et zélés.

Nous n'en voulons pour preuve que ce nouveau volume que nous a envoyé récemment le secrétaire de la Société du Parler français au Canada, M. Louis-Philippe Geoffrion, et qui, à pour titre Zigrags autour de nos Parlers. Cet ouvrage vient après un autre du même titre que nous avons déjà présenté ici. Il est, comme son frère aîné, édité chez l'auteur, à Québec, dans cette aimable rue qui porte le nom gracieux et frais de Rue de la Claire-Fontaine, un nom de chez nous.

Donc on parle toujours français, on parle toujours normand, sur la lointaine rive américaine et on s'y intéresse autant que nous aux traditions et aux formes pittoresques de notre vieux langage. Voyez plutôt!

M. Geoffrion nous apprend qu'on y prononce la voyelle u comme eu. On dit: une prune, une plume, la brème, la leune, etc.

Et cette déformation, bien entendu, n'en est pas une (nous allons écrire eune!) Elle résulte, au contraire, d'une phonétique ancienne. Au XVIe et XVIIe siècle, nos ancêtres prononçaient ainsi, leurs fils ont continué:

Mien doux Jésus du firmament, le ne demande point de fortune? Mais mettez-moi tant seulement l'après d'un quelqu'un qu'en ait eune.

Si on dit aussi hureux, malheureux, comme par chez nous, c'est que jadis, le bon ton de la haute société française consistait à prononcer ainsi. Un écrivain du temps de Louis XIV déclarait: "Il faut prononcer hureux. Dire que c'est une faute, c'est condamner la prononciation de toute la cour et faire voir une grande attachée pour sa province."

Dans le peuple canadien, ainsi que dans nos campagnes, on suppose souvent l'h' aspiré. On dit des jeux d'hasard, j'fais, on dit

surtout, j'ai l'loquet comme nos moutards de par ici:

J'ai l'loquet:
Dieu m'l'fait.
Par Jésus,
Je n'l'ia pus!

C'est également par tradition ancienne que les Canadiens disent: Castonade au lieu de Cassonade. Ménage qui faisait autorité au XVIIe siècle et fut le maître de notre Miquis-ede Sévigné, dont on va fêter, prochainement le tri-centenaire, écrivait:

"Le grand usage est pour cassonade et non pour castonade qui est pourtant le véritable mot." Même nos cousins de Québec prononcent parfois cassonade. Amusante forme, ancienne aussi, conservée au Canada, que de dire d'une personne qu'elle n'est pas d'équerre pour exprimer qu'elle est de mauvaise humeur, qu'elle a un mauvais caractère et que les choses, avec elle, ne vont pas tout droit.

"A-tu fini de faire du boudin?" demandent les mamans d'ancienne Amérique française à leurs enfants qui boudent. "Va faire ton boudin dans l'coït!" On ne s'exprime pas autrement à Caspignot ou à Sainte-Honorine. Et si l'on dit de quelqu'un: "Il est rudement occupé, il a cinquante affaires à régler!" cela ne signifie pas qu'il doit en régler quarante-neuf plus une, mais simplement en régler beaucoup.

"Ou as-tu passé? Tes culottes sont toutes dévratées!" demande une maman à son rejeton. Dévraté, comme chez nous, est pris ici pour un verbe, au lieu d'être un adjectif.

Être bien, être mal, être mieux, se dit aussi pour se porter bien, se porter mal. Ce sont là des tournures très anciennes. Même les Anglais nous les ont empruntées. Quand ils se demandent entr'eux: "How are you?" (Comment êtes-vous?), ils usent d'un gallicisme qui a passé la Manche.

Une expression bien curieuse et gaie c'est l'emploi du verbe jucher pour se coucher. Nos cousins et nous, disons: "As-tu envie de t'jucher, on de t'jouquer?" eïl nous souvient d'un gros canennais qui, naguère, le soir venu, disait en pleurnichant à sa mère: "Non! m'l' j'voudrais pas m'coucher!" et à qui la mère répondait: "Eh bien! tu vas t'juquer!"

En Normand comme en Anjou, Saintonge, Annis, Vendée, etc., le verbe opposer est souvent pris dans le sens d'empêcher, faire obstacle. "Cha n'a pas opposé qu'no z'a bié ri!" Cette acception se rencontre aussi fréquemment au Canada. Les enfants y appellent encore un cocotier l'élu en forme d'oëuf (un coco) dans lequel ils enferment leur chapelet. Des fleurs en bordure, en plate-bande, en massif, même, dans un jardin ne sont que des bouquets de même que la touffe de brachées qu'on fixe sur le faite d'une maison récemment terminée. Et dans cette occasion, on pourrait se croire chez nous, en Normandie, car le bouquet s'arrose copieusement, on, du moins, il "s'arrosait" puisque, maintenant, hélas! l'Amérique est sèche!

Quoi encore? Bien d'autres choses! On dit "Tu me gèle sur les pieds!" et les dîmes disaient: "Ne me piles pas sur ma robe!" du temps où elles portaient encore des robes longues, car l'Amérique suit, on le sait, la mode européenne et parfois même la dévante. Si nous avons, dans le Pays-d'Auge ou dans le Bocage, des gens qui savent garder un secret, des robotteurs, c'est en eux, environs de Montréal et de Québec. On les appelle: rammecheux ou soigneux, si bien que, lorsqu'on a quelque chose de démodé, on va d'aller se faire rambeux, on va, sous l' respect que j'vous dois, se faire rammecheux.

Tourneur charmante: on emploie toujours la lecture mais que, pour des cas et après que: Suite à la page 6

NOUS SOLLICITONS L'AIDE DE NOS ABONNES

\$3000 DOLLARS: c'est la somme qui nous est actuellement due pour arriérés dans le paiement des abonnements.

\$1000 DOLLARS: c'est la somme que des circonstances incontrôlables nous obligent à réaliser immédiatement.

\$2000.00: c'est notre compte de banque.

Nous ne faisons pas appel à la charité publique, mais à la bonne volonté de la majorité de nos abonnés qui nous doivent des montants variant de \$1.50 à \$16.00.

Il est de nos lecteurs qui depuis nombre d'années reçoivent régulièrement LE MADAWASKA, qui le lisent régulièrement et semblent apprécier son oeuvre dans la région, et qui cependant n'ont versé que quelques sous d'abonnement. Est-ce raisonnable?

Allons messieurs, faites honneur à votre nom; payez à votre journal local ce que vous lui devez. L'on sait qu'il y a, chez la plupart, plus de négligence que de mauvaise volonté. Mais cette négligence est coupable, parce que nous en souffrons.

PAYEZ VOTRE ABONNEMENT AVANT LA FIN DU MOIS DE JANVIER!